Notre nationalité arabe entre le passé, le présent et l'avenir

Al-Hilal, janvier 1959.

La nation arabe, depuis son nord jusqu'à son sud, et depuis son est jusqu'à son ouest, était à l'époque préislamique profondément divisée ; la substance de sa vie était la querelle, l'agression, les razzias, le pillage et le brigandage, et rien ne l'unissait en cette époque préislamique si ce n'est sa langue — malgré la grande divergence des dialectes de cette langue — et la seule chose qui parvint à forger un certain lien entre ces tribus dispersées fut la poésie, qui, presque dès sa naissance, imposa un dialecte particulier à la nation arabe tout entière, dans toutes ses régions et ses terres, depuis la péninsule arabique ; si bien que lorsqu'un poète arabe composait une ode et la récitait dans l'un des lieux de rassemblement, les gens le comprenaient, quelles que fussent leurs tribus, quels que fussent leurs dialectes ou leurs propres langues particulières…

Et ils ne se contentaient pas de la comprendre : les transmetteurs la faisaient circuler depuis le poète, et une ode avait à peine été récitée qu'elle se répandait déjà dans toute la péninsule arabique, et de nombreux transmetteurs, dans les diverses régions de la péninsule, la retenaient par cœur. Ainsi la première unification de l'esprit arabe vint-elle de ce côté, de cette langue qui permit à l'arabe, à l'époque préislamique, de devenir une langue sociale, une langue grâce à laquelle les tribus — malgré leur éloignement, leurs divergences et leurs querelles — pouvaient se comprendre les unes les autres, et ressentir ce que ressentaient les autres. Le premier élément constitutif dans la tentative de forger une unité entre ces tribus arabes fut donc la littérature, et la poésie en particulier parmi les formes de la littérature, car elle fut la première à exister, et la fraternité de la prose ne vit le jour qu'après des siècles, bien plus tard.

Quand la nationalité arabe a-t-elle pris forme ? Si nous voulons savoir quand la nationalité arabe a pris forme, au sens précis du mot « nationalité », il faut faire remonter cela à l'avènement de l'Islam ; car le véritable fondateur de l'unité arabe, dans tous ses types et toutes ses ramifications — unité politique, économique, sociale et linguistique également — n'est autre que le Prophète, paix sur lui : c'est lui qui apporta le Coran, qui appela à la vérité, et autour de qui se

rassemblèrent les quelques compagnons qu'il avait, faisant croître peu à peu ce petit nombre jusqu'à ce qu'advienne l'Hégire, et que soit fondée la première cité islamique — ou, plus précisément, la première cité arabe organisée connue de l'histoire ; et je ne mentionne pas l'ancien Yémen, car je ne connais presque rien de sa civilisation ni de ses institutions ; la première cité connue de l'histoire, celle où se forma le noyau essentiel de la nationalité arabe, est la ville de Yathrib, après que le Prophète y eut émigré avec ses compagnons venus de Quraych. Et à partir de cette unité infime et modeste dans cette ville — qui n'appartenait pas uniquement à ses habitants arabes, car les juifs la partageaient avec eux — à partir de cette unité si ténue et si fragile, que les Arabes qui l'entouraient auraient pu si facilement anéantir, si Dieu n'avait soutenu Son Messager, et soutenu par Son Messager cette ville — à partir de cette unité, Il fit croître l'union arabe peu à peu, tantôt par la douceur, tantôt par la force et la rigueur. Et le Prophète ne rejoignit la présence de son Seigneur qu'après que l'unité de la péninsule arabique fut achevée, et qu'une nationalité arabe organisée fut constituée, avec sa loi, qui était le Coran, et son ordre politique, fondé sur la justice, l'équité et l'égalité entre les hommes que le Coran prescrivait, et ses gouvernants, à la fois organisateurs et organisés, qui ne s'arrogeaient aucun privilège, ne se favorisaient d'aucun avantage, mais étaient plutôt des serviteurs de la nation arabe, répandant parmi elle la justice, lui enseignant les préceptes de la religion, et la préparant à accomplir son grand devoir humain. Et après que le Prophète eut achevé l'unification de la nation arabe, et que ses successeurs se furent levés après lui pour cette tâche, cette nationalité arabe se mit à dépasser la péninsule arabique pour atteindre d'autres contrées ; et les premières de ces contrées où l'arabité se répandit, ou que l'arabité atteignit par-delà sa propre péninsule, étaient des terres qu'il faut noter avaient déjà été, dans une certaine mesure, arabisées à l'époque préislamique. La première chose que firent les Arabes en quittant leur péninsule, en conquérants désireux de répandre l'Islam et d'appeler à la religion de Dieu, fut d'aller en Irak et en Syrie ; et la Syrie s'était déjà arabisée avant l'Islam, non seulement à la frontière entre elle et la péninsule arabique, où résidaient les Ghassanides, mais aussi à l'intérieur des terres syriennes. Certaines tribus arabes s'étaient déjà répandues en Syrie avant l'Islam, avaient été influencées par la vie que menaient les habitants de ce pays — la vie des Byzantins — et avaient adopté la religion que professaient les Byzantins, le christianisme. L'Irak, lui aussi, avait déjà été atteint par les Arabes à l'époque préislamique, et ils avaient été influencés dans une certaine mesure par le christianisme venu de la péninsule, et influencés dans une certaine mesure par la

politique des Perses, qui s'étaient rendus en Irak et en Syrie ; et les Arabes servaient de gardiens des frontières de l'Empire byzantin en Syrie, et de gardiens des frontières de l'Empire perse en Irak. La conquête islamique, à ses débuts, ne rencontra que peu de résistance lorsqu'elle se heurta aux éléments arabisés de Syrie et d'Irak ; mais lorsque les Perses, d'un côté, et les Byzantins, de l'autre, commencèrent à s'inquiéter de ce flot qui déferlait sur la Syrie et l'Irak, la nationalité arabe se trouva confrontée à un devoir grave : celui de prendre position d'hostilité et de lutte contre ces deux grandes puissances — l'Empire byzantin en Syrie, et l'Empire perse en Irak.

Le triomphe de la nationalité arabe. La nationalité arabe triompha ici, dans ces deux pays, en Syrie et en Irak, mais elle ne s'arrêta pas là ; elle les dépassa pour atteindre des pays qui n'avaient jamais eu, auparavant, le moindre lien avec l'arabité, s'étendant jusqu'à l'Égypte à l'ouest, et jusqu'à la Perse et aux terres perses à l'est ; elle triompha des Byzantins en Égypte, comme elle triompha des Perses dans leur propre pays et renversa leur État, puis triompha encore des Byzantins par la suite en Afrique du Nord, et l'arabité s'installa en Afrique du Nord après de rudes épreuves ; puis elle dépassa l'Afrique pour atteindre le troisième continent que les Arabes n'avaient pas connu avant l'Islam, le continent européen : l'Andalousie fut conquise, et les Arabes s'installèrent en Espagne comme ils s'étaient installés en Afrique, et comme ils s'étaient installés dans les contrées orientales de l'État islamique en terres perses, atteignant jusqu'aux confins de l'Inde. Dès ce jour, la nationalité arabe se complexifia ; elle ne resta plus une nation vivant purement dans la patrie où elle avait pris naissance, lui appartenant purement et appartenant purement à elle ; elle devint plutôt une nation qui dépassa sa patrie et son milieu, s'installant dans des patries et des milieux qu'elle ne connaissait pas, et qui, à leur tour, ne connaissaient d'elle que fort peu de chose. Et le trait le plus étrange qui distingue cette nationalité arabe, c'est que, une fois installée dans ces pays qu'elle avait conquis, et ayant tenté de s'y établir lorsque ce genre d'installation lui fut rendu possible, elle ne s'en contenta pas ; elle ne se contenta pas d'établir en Syrie un gouvernement dominateur, ou en Irak un gouvernement dominateur, ou de même en terres perses ; elle ne se contenta pas de posséder la terre, ni de soumettre les gens à son autorité ; car elle ne voulait pas seulement posséder la terre, ni seulement soumettre les gens par une domination politique ; son but, avant toute chose, était plutôt de conquérir les cœurs, de prendre possession des consciences, et de pénétrer dans les profondeurs du sentiment, dans les pays qu'elle conquérait et où elle

s'installait, à condition que tout cela se fît sans contrainte ni violence. Il fallait donc que cela vînt de soi-même, spontanément, sans aucun effort violent, voire, le plus souvent, sans aucun effort du tout ; car après que les musulmans eurent triomphé, ils n'imposèrent leur langue à aucun de ces pays, ni n'y imposèrent leur religion ; car ils se contentèrent, de la part des habitants, des principes que l'Islam avait établis, à savoir : l'Islam pour qui voulait s'y convertir librement, ou bien le paiement de la jizya. Et dans la première moitié du premier siècle — c'est-à-dire avant même qu'un demi-siècle ne se soit écoulé depuis la conquête des Perses, par exemple — certains Perses maîtrisaient déjà parfaitement la langue arabe et y excellaient, et s'étaient mis à rivaliser avec les Arabes eux-mêmes dans la poésie arabe elle-même ; et à l'époque des Omeyyades surgirent des poètes qui composaient une poésie aussi éloquente que pouvait l'être la poésie en langue arabe, alors même que leurs origines étaient perses, et qu'ils n'avaient connu la langue arabe qu'après s'être convertis à l'Islam, et après être venus vivre en voisinage des Arabes dans leurs propres pays, ou dans la péninsule arabique elle-même. Et le deuxième siècle n'était pas encore achevé que, en regardant la nationalité arabe, nous voyons une merveille des merveilles : nous voyons le berceau de la nationalité arabe abandonné, ou presque abandonné ; nous voyons la péninsule arabique revenue à son ancien nomadisme, tandis que Médine et La Mecque seules conservaient ce qui s'y enseignait de religion et de savoir ; mais les anciens milieux bédouins du Nejd retournèrent à leur nomadisme, retournèrent à une grande part de leur ancien isolement, et le lien entre eux et les autres pays faillit se rompre ; et il devint ainsi manifeste que la nationalité arabe ne se trouvait pas dans la seule péninsule arabique, mais existait, avant tout, dans ces pays conquis, où les Arabes s'étaient mêlés aux autres habitants originels de ces pays. Et le sens de cela est de la plus grande gravité ; car ces habitants parlaient des langues extrêmement différentes : les Perses parlaient leur langue pehlevie ; la Syrie avait ses langues sémitiques, de même que l'Irak et la péninsule ; les Égyptiens parlaient leur langue copte ; la langue de la culture et de la politique en Syrie et en Égypte était le grec ; la langue de la politique en Irak et dans les terres perses était le persan ; et la langue de la culture et de la politique en Afrique du Nord et en Espagne était le latin.

La force de la langue arabe. Et lorsque nous regardons vers la fin du deuxième siècle, nous constatons que toutes ces langues avaient cédé leur place, sur les langues des hommes, dans leurs esprits et dans leurs cœurs, à cette langue arabe : les Perses la parlaient et l'écrivaient,

rivalisant avec les Arabes eux-mêmes et les évinçant même ; et ce sont les Perses qui composèrent les traités de grammaire arabe et ses principes fondamentaux, qui prirent soin de recueillir et de codifier la langue arabe, partageant avec les Arabes toute cette tâche, et les surpassant parfois ; et les langues sémitiques que les gens parlaient en Syrie, dans la péninsule et en Irak, se replièrent toutes dans les monastères, et les gens en vinrent à parler l'arabe ; et l'arabe, de par sa nature même, devint la langue de la politique aussi longtemps que les gouvernants furent arabes, mais cette langue politique que parlaient les gens ne tarda pas à devenir aussi la langue de la culture et du savoir. Il y avait donc là une nouvelle nationalité arabe que l'Islam avait créée, qui n'était pas composée d'un élément arabe pur, mais qui s'était plutôt formée de tous ces éléments, des populations qui habitaient tous ces pays. L'Islam créa ainsi une nation nouvelle, et fit de cette nation une nation arabe : arabe par la langue, arabe par la pensée et le sentiment, arabe par la civilisation, arabe par le savoir, la culture et la littérature. Et parmi les phénomènes littéraires les plus étranges dans la vie de cette nouvelle nationalité que l'Islam créa — une nationalité où il abolit les distinctions entre les races, et abolit toute supériorité d'un Arabe sur un non-Arabe si ce n'est par la piété — parmi les phénomènes les plus étranges, il y a ceci : que les poètes qui monopolisèrent la poésie et s'y distinguèrent, et qui devinrent les porte-voix mêmes de la nation arabe dans son sens nouveau, ne comptaient pas un seul poète de pure souche arabe… certains d'entre eux étaient perses, d'autres nabatéens, d'autres grecs ; pas un seul d'entre eux n'était un poète arabe pur, mais tous appartenaient à ces nations qui s'étaient arabisées, et qui exprimaient leurs sentiments anciens, leurs esprits anciens, et leurs consciences anciennes, dans la poésie arabe, dans l'esprit arabe, et dans la conscience arabe. La langue grecque avait dominé l'Orient que nous appelons aujourd'hui l'Orient arabe, en particulier en Égypte, en Syrie et dans la péninsule, mais elle ne put effacer ces langues nationales ; ainsi les Égyptiens continuèrent-ils à parler leur langue copte, les habitants de Syrie continuèrent-ils à parler leur langue sémitique araméenne, et de même les habitants de la péninsule et de l'Irak ; et la langue latine dominait en Afrique du Nord et en Espagne, mais elle ne put vaincre la langue berbère en Afrique du Nord, ni contraindre les Espagnols à abandonner leur première langue nationale. Mais la langue arabe vint et vainquit le grec, vainquit avec lui les langues nationales également, vainquit le latin au Maghreb, et vainquit la langue perse durant près de quatre siècles. Tout cela, si cela prouve quelque chose, prouve bien la force de la langue arabe, la force de la nature arabe, et la force de cette

religion, qui fut le premier facteur, ou la première influence, dans l'expansion des Arabes hors de leur péninsule, puis dans la formation de cette nouvelle nation arabe. Et il est certain que les pays qui composent le monde arabe moderne ne peuvent véritablement être formés d'éléments arabes purs se rattachant à Adnan et à Qahtan ; ils sont plutôt arabes par leur langue, arabes par leur sentiment, leur esprit et leur conscience, arabes par leur religion, que cette religion soit l'Islam ou le christianisme ; ils sont arabes par tout cela, l'arabité ayant prévalu sur tout le reste, de sorte qu'une nouvelle nation arabe vit le jour, créée par l'Islam — et créée sans contrainte, sans coercition, sans violence ; elle se forma par ce moyen, et avec cette facilité.

La tolérance de la nationalité arabe. Les mérites les plus particuliers de cette nationalité arabe sont qu'elle est libre et tolérante, que ses portes sont ouvertes et non fermées, et qu'elle coopère avec ceux qui désirent coopérer avec elle ; car elle accepta les cultures étrangères dans ses premiers siècles islamiques — elle accepta la culture des Perses, des Indiens et des Grecs, et accepta une grande partie des anciennes cultures sémitiques, et de la culture des anciens Égyptiens ; elle accepta tout cela, l'assimila, et en fit une chose arabe ; puis elle ne s'en contenta pas, et ne s'en réserva pas l'exclusivité au détriment de l'humanité civilisée tout entière, mais se mit à répandre tout ce qu'elle pouvait en répandre, à l'Orient comme à l'Occident ; elle exerça ainsi son influence, par sa culture nouvelle, en Orient — en Inde et dans les pays de Chine — et exerça son influence, par sa nouvelle culture arabe, en Europe, en Occident ; et en Europe, elle n'influença pas seulement par sa science et sa philosophie, mais influença par sa science et sa philosophie, et influença aussi par sa poésie, elle qui enseigna aux poètes français du Moyen Âge à composer cette poésie qu'ils emportaient avec eux de ville en ville à travers la France. Telle est donc la nationalité arabe : la poésie la forma, ou tenta de la former, tout d'abord ; puis le Coran la forma en définitive ; puis elle se mit à s'imposer, sans violence ni contrainte, au monde antique, jusqu'à occuper la place qu'avait occupée l'Empire byzantin, et occuper la place qu'avait occupée l'État perse. Et aujourd'hui, après que les épreuves se sont abattues sur elle à maintes reprises, après que les calamités l'ont accablée sans relâche, après que les Turcs, en particulier, l'ont pressée avec insistance à diverses époques de leur histoire, et après qu'elle a été réduite à l'indolence et à la faiblesse, elle est néanmoins restée, malgré tout cela, en possession de sa nationalité, en possession de sa langue, de sa mentalité, de son sentiment, et de tout ce qui la distingue. Elle est restée en possession de

tout cela, bien que diverses épreuves se soient abattues sur elle, bien qu'elle se soit scindée et séparée en fragments, bien que des États soient nés en son sein ; malgré cela, elle est restée, et restera, une dans le sentiment, une dans la pensée, une dans les douleurs, et une dans les espérances.

Le mérite des hommes de lettres. Et si la nation arabe a maintenant commencé à se relever, a commencé à se connaître elle-même, a commencé à connaître ses droits et à connaître ses devoirs, alors le mérite de tout cela revient à la littérature, et à la littérature seule. Qu'est-ce qui a donné naissance à la renaissance moderne dans ces pays arabes ? C'est qu'elle a rencontré l'Occident, et a connu une forme de vie étrangère qu'elle ne connaissait pas auparavant. Les Turcs ottomans avaient coupé tout lien entre elle et le monde extérieur, si bien qu'elle ne connaissait pas l'Occident, et en entendait à peine parler, et l'Occident lui-même avait presque fini par l'oublier ; mais elle fut contrainte, par le cours des événements survenus à la fin du dix-huitième siècle et au dix-neuvième siècle, à connaître l'Europe, et elle vit des formes de vie nouvelles, et voulut connaître quelque chose de cette vie, et se mit alors à apprendre les langues européennes, et c'est ainsi qu'elle connut l'imprimerie ; et elle n'eut pas plus tôt connu l'imprimerie qu'elle se souvint qu'elle possédait d'anciens livres, entassés dans les mosquées, dans les églises et dans les monastères, et elle se mit à publier ces livres ; et la renaissance de l'ancienne littérature arabe se fit grâce à l'imprimerie, tandis que le contact avec la vie occidentale moderne se fit par ces deux courants réunis. Une culture nouvelle naquit dans ces pays arabes. Et qui la créa ? Ces individus qui s'étaient instruits, qui lisaient les anciens livres et les publiaient, qui apprenaient les langues modernes et traduisaient à partir d'elles, et qui diffusaient le savoir et la littérature dans leurs propres pays et dans les pays voisins — et qui étaient ces gens ? Qui étaient ces hommes ? Ils étaient l'avant-garde des hommes de lettres de notre temps.